

EMMANUEL DE MARTONNE ET LA NAISSANCE DE LA GRANDE ROUMANIE

GAVIN BOWD*

Key-words: Emmanuel de Martonne, la Grande Roumanie, frontières.

Emmanuel de Martonne and the birth of Greater Romania. The research of Emmanuel de Martonne (1873–1955) in the field of physical geography, in its many forms, made him the leading geographer, not only in France, but on an international level. His immense body of work also covers human geography: *La Valachie*, a doctoral thesis published in 1902, remains a model of the Vidalian regional monograph. But it must be pointed out that de Martonne's work is not limited to a strictly scientific and disinterested domain. By its very nature, his geographical work is bound up with history, and therefore political circumstances, something which is clearly displayed in his long and passionate relationship with Romania. It is before the Great War, on the frontier between Hungary and Romania, that Emmanuel de Martonne begins his work as a geographer. Enamoured of a landscape and a people, this eminent scholar will serve the cause of 'Greater Romania': firstly as a supporter of Romanian intervention in the European conflict, then as a 'drawer of frontiers' at the Versailles Peace Conference. Here we see how geography can be used in political projects, rivalries over territories and debates on identity.

«Les progrès de la Géographie des êtres vivants n'ont rien à voir avec les circonstances politiques. Ils sont le résultat d'efforts persévérants et continus et apparaissent plutôt comme un fruit qui mûrit lentement»¹.



Fig. 1 – Emmanuel de Martonne (sans date).

Il est difficile de contester ces phrases d'Emmanuel de Martonne dans son *Traité de géographie physique*, publié en 1909. Après tout, la qualité scientifique de ce *Traité* fut reconnue tout de suite, au-delà des frontières et des clivages politiques, et confirma sa réputation de géomorphologue. Les

* Senior lecturer, Université de St. Andrews, KY16 9AJ Fife, Ecosse, Grande-Bretagne, gpb@st-andrews.ac.uk.

¹ Emmanuel de Martonne, *Traité de géographie physique*, Tome 2 (Paris: Armand Colin, 1951), p. ix.

recherches de De Martonne dans le domaine de la géographie physique, sous ses aspects multiples, firent de lui le « patron » de la géographie, non seulement en France, mais sur le plan international. Son œuvre immense couvre également la géographie humaine: *La Valachie*, thèse de doctorat publiée en 1902, reste un modèle de la monographie régionale d'inspiration vidalienne.

Mais force est de constater que l'œuvre de De Martonne ne se cantonne pas dans un domaine strictement scientifique et désintéressé. Son travail géographique, avec son arpentage inlassable de territoires et sa considération minutieuse des rapports entre l'homme et son milieu, est forcément imbriqué dans l'histoire, et donc les circonstances politiques, ce qui s'illustre de façon éclatante dans sa relation longue et passionnelle avec la Roumanie.

C'est avant la Grande Guerre, sur la frontière entre la Hongrie et la Roumanie, qu'Emmanuel de Martonne commence son œuvre de géographe. Épris d'un paysage et d'un peuple – il leur consacra plus de soixante ouvrages –, cet éminent savant se mettra au service de la cause de la « Grande Roumanie » : d'abord en partisan d'une intervention roumaine dans le conflit européen, puis en tant que « traceur de frontières » à la Conférence de Versailles. Ici, nous verrons combien la géographie peut être instrumentalisée dans les projets politiques, les rivalités sur les territoires et les débats identitaires. Avec Emmanuel de Martonne en Roumanie, nous sommes bien aux frontières de la géographie.

ÉPRIS DE LA ROUMANIE

C'est par une route sinueuse qu'Emmanuel de Martonne arrive dans les montagnes de la Roumanie. Né en 1873 dans le Berry, « rien, écrit Jacques Bariéty, ne le prédestinait à s'intéresser à la Roumanie ; c'est la géographie qui devait l'y amener »². En 1892, de Martonne entre à l'École Normale Supérieure (ENS), et suit l'enseignement de Paul Vidal de la Blache, maître de la jeune école de géographie française. Dans ses *Titres et travaux*, il raconte : « Elève de Vidal de la Blache à l'ENS, et historien par vocation première, j'avoue avoir été d'abord attiré par le côté philosophique de la Géographie, si bien mis en lumière par mon maître. Suivant ses conseils, j'entrepris, tout en préparant l'Agrégation, une étude synthétique sur la région du Haut Nil »³. L'effort fait dans son travail pour dégager les causes des phénomènes de géographie humaine l'amène à étudier des questions de géographie physique pour lesquelles il ne se sent pas suffisamment préparé. Il s'oriente donc vers la géographie physique, mais, pour des raisons pratiques, doit renoncer à son étude sur le Haut Nil.

A partir d'août 1898, suivant les conseils de Pompiliu Eliade, ancien camarade de l'ENS et éminent critique littéraire, de Martonne se consacre à l'étude d'une région montagneuse encore peu connue au nord des Balkans, les Carpates méridionales. De Martonne explique ainsi ce changement d'orientation décisif :

Les circonstances paraissant peu favorables à une expédition dans les régions africaines qui avaient fait l'objet de mon premier travail, je résolus de chercher un champ d'études plus rapproché, mais dont l'exploitation comportait quelques difficultés matérielles, avec des avantages offerts par les terres exotiques inexplorées. Je crus l'avoir trouvé au Nord de la péninsule balkanique, dans la Roumanie.⁴

Dans sa première campagne carpatique, de Martonne est accompagné de géologues de l'Université de Bucarest, dont Ludovic Mrazec, et aidé par des gardes-frontières roumains, afin d'appliquer ses connaissances au terrain. Depuis ce voyage, écrit de Martonne, « j'ai consacré aux parties les plus

² Jacques Bariéty, «Le géographe Emmanuel de Martonne, médiateur entre la Roumanie et la France», *Études danubiennes*, 13:2 (1997), p. 26.

³ *Titres et travaux scientifiques d'Emmanuel de Martonne* (Paris : Armand Colin, 1918), p. vii.

⁴ *Ibid.*, p. viii.

sauvages des Karpates quatorze mois de courses. Si les résultats ont dépassé mes espérances, ils m'ont aussi entraîné beaucoup plus loin que je ne l'escomptais dans la voie de la spécialisation scientifique »⁵.

Dans la démarche de De Martonne, on trouve un équilibre entre conception régionale et conception générale. En 1973, lors du centenaire du géographe français, un ancien élève, Tiberiu Morariu, écrit : « Il choisit pour son étude, les plus importantes régions sous le rapport scientifique, tels que le Massif de Bihor, le Massif du Banat et les Monts de Rodna, pour les utiliser ensuite dans l'explication génétique de tout l'espace transylvain. (...) Avec son esprit d'observation, il rapporte l'évolution paléogéographique de la Roumanie aux lignes directrices majeures de son relief actuel, tentant même une synchronisation des unités de relief d'aspect commun, même si elles se trouvent situées à des distances appréciables »⁶. Pourtant, dans la bonne tradition vidalienne, l'étude de la géographie physique d'un pays ou d'une région s'accompagne de celle de sa géographie humaine. Morariu insiste : « il s'intéresse également aux aspects de géographie humaine, d'ethnographie, voire même de toponymie roumaine, car non seulement il a bien connu notre pays mais aussi les habitants et leur langue »⁷.

Signe de sa reconnaissance comme spécialiste de ce pays peu connu, Emmanuel de Martonne contribue un essai sur la Roumanie à la *Grande Encyclopédie* de 1900. De Martonne y constate l'incomplétude du jeune état roumain sur le plan ethnographique : « Ainsi constituée, la Roumanie comprend à peu près la moitié du total de la population roumaine en Europe »⁸. Il fait des jugements ambivalents sur la cohérence de ses frontières. La limite entre la Transylvanie et la Roumanie semble se justifier sur le plan morphologique : « Sans dépasser la limite des neiges éternelles, les Karpates forment cependant, entre la Hongrie et la Roumanie, une barrière des plus imposantes »⁹. Cependant, la Dobroudja serait « la région naturelle qui se rattache le moins bien à l'ensemble », une anomalie hydrographique¹⁰. Mais, sur le plan ethnographique, de Martonne distingue la Roumanie de ses voisins instables : « L'ethnographie de la Roumanie, malgré le mélange des races qu'on y observe, est singulièrement plus simple que celle de la plupart des Etats situés à l'Orient de l'Europe »¹¹. En outre, de Martonne n'écarte pas la possibilité d'une plus grande Roumanie : « L'immense masse de la population de la Roumanie (4.600.000) est encore formée de Roumains bien conscients de leur communauté d'origine avec les Roumains de Transylvanie, Bessarabie et Macédoine »¹².

La carrière de De Martonne avance rapidement : en 1899, il entre déjà à l'Université de Rennes. L'année suivante, il épouse Laure Vidal de la Blache, fille de son maître, qui lui ouvrira les portes à la haute administration française. Mais son intérêt pour la Roumanie, et ses liens avec les savants de ce pays, ne faiblissent pas. Le 9 décembre, il écrit au philologue Ion Bianu :

Il y a bientôt 3 semaines que je suis marié et vous comprendrez dès lors facilement pourquoi je ne vous ai pas écrit plus tôt, comme j'en avais l'intention. Croyez bien cependant que je n'oublie pas la Roumanie. Je vais bientôt me remettre au travail pour publier les résultats de mes recherches de cette année et rédiger mon gros livre sur la Roumanie.¹³

Effectivement, en 1902 paraît *La Valachie : essai de monographie géographique*, qui vise à faire une description complète d'une grande région naturelle, envisagée sous tous ses aspects physique et économique. Le dédicace rend explicite la paternité de sa démarche : « A Paul Vidal de la Blache.

⁵ Ibid., p. viii.

⁶ Tiberiu Morariu, « Emmanuel de Martonne et la géographie roumaine », *Bulletin de l'association des géographes français*, 408-409, (1973), p. 539-540.

⁷ Ibid., p. 540.

⁸ De Martonne, *La Roumanie* (Paris : Société anonyme de la Grande Encyclopédie, 1900), p. 5.

⁹ Ibid. p. 9.

¹⁰ Ibid., p. 33.

¹¹ Ibid. p. 48.

¹² Ibid., p. 49.

¹³ Academia Română: S31/1/DII.

Hommage de reconnaissance et d'affectueux respect ». Dans une prose à la fois rigoureuse et littéraire, de Martonne expose l'individualité et les limites de la Valachie. De façon classiquement vidalienne, de Martonne s'intéresse d'abord aux paysans du village, à leurs idées et à leur réalité quotidienne. L'industrie et les villes arrivent en dernière place. Dans sa conclusion, de Martonne passe à un véritable éloge du Royaume depuis l'Union de 1859, où poussent voies de communication, villes, ports et terres livrées à la grande culture.

Cette thèse de géographie humaine s'accompagne de ses *Recherches sur la distribution géographique de la population en Valachie* (1902). Ici, de Martonne cherche à mettre en relief les rapports de la distribution de la population en Valachie avec les conditions naturelles, avec les phénomènes physiques et économiques. La méthode des régions naturelles est appliquée à la représentation cartographique des phénomènes du développement. De telles informations renforceraient donc les historiens roumains dans leurs disputes interminables avec leurs homologues hongrois : les descendants daco-romains des légions de Trajan ont bien occupé l'espace roumain avant l'usurpateur magyar.

En 1904, aux côtés de Vidal de la Blache, il participe à une mission aux Etats-Unis pour participer au VIIIème Congrès International de Géographie, aux Etats Unis, où il fait une communication sur la morphologie des Carpates. Ce voyage permet à de Martonne d'établir des relations personnelles avec les géographes américains, qui s'avéreront très utiles lors de la Grande Guerre.

En août-octobre 1906, de Martonne fait sa dernière campagne d'avant-guerre en Roumanie, Transylvanie et Serbie. Mais il n'y aura pas de monographie régionale comme celle sur la Valachie. Pendant ces années, De Martonne se concentre sur la géographie physique, et ses campagnes roumaines s'inscrivent dans une démarche comparative. En 1907 paraît enfin sa thèse de Doctorat ès sciences, *Recherches sur l'évolution morphologique des Alpes de Transylvanie (Karpates méridionales)*, où il soutient que « les cycles d'érosion successifs qui ont modelé les Karpates méridionales supposent un mouvement d'exhaussement en masse, plusieurs fois repris, accompagné d'ailleurs de cassures ou flexures marginales des blocs, de plissements des assises tertiaires récents et d'affaissement des plaines voisines »¹⁴. Ainsi, de Martonne applique au relief roumain les théories de William Morris Davis.

En 1909, de Martonne avait succédé à Vidal de la Blache dans la chaire de géographie de la Sorbonne, et était devenu codirecteur des *Annales de Géographie*. C'est grâce à son travail dans les Carpates, des deux côtés de la frontière roumano-hongroise, qu'il s'impose dans le champ scientifique, et développe un projet de grande envergure qui dépasse le cadre du centre-sud-est de l'Europe. Mais ce travail sur le terrain donne naissance à un profond attachement au peuple roumain : la géomorphologie débouchera sans difficulté sur la géographie politique.

Ce glissement s'illustre à souhait dans « Le Relief des Karpates méridionales », une conférence faite à la Société Hongroise de Géographie le 6 février 1912, que son intérêt historique et littéraire justifie d'être citée *in extenso*. De Martonne commence par déclarer à son public distingué :

La bienveillance et la sympathie du public hongrois pour tout ce qui vient de France m'encouragent (...) à essayer de vous montrer ce que j'ai cru voir dans vos montagnes, à l'exploration desquelles j'ai consacré les plus belles années de ma vie. Si mes efforts n'y ont pas été vains, je le dois certainement à deux circonstances, qui justifient ma prétention de venir vous parler ici. La première est un fait de géographie physique : les montagnes du Sud de la Hongrie font partie d'une des grandes chaînes qui forment comme l'ossature de l'Europe : les Karpates ; mais la frontière politique, suivant le plus souvent les sommets, y sépare des massifs étroitement unis au point de vue physique ; l'intelligence de la structure des Karpates est rendue par là difficile à qui n'étudie que le versant hongrois ou le versant roumain. Les études de vos savants ont naturellement porté presque exclusivement sur le territoire hongrois ; j'ai l'avantage d'avoir accordé la même attention aux deux versants des Karpates méridionales. La seconde circonstance est

¹⁴ Ibid., p. 14.

un fait ethnographique. La population des montagnes est ici formée à peu près exclusivement par des paysans roumains. Apprendre le roumain n'est pas très difficile pour un Français : j'ai pu ainsi circuler partout et explorer les parties les plus sauvages et les plus reculées aussi bien en Hongrie qu'en Roumanie.¹⁵

Les différences de niveau de développement entre les deux nations s'illustrent dans certains obstacles aux recherches géographiques dans les Carpates:

Si nous avons de bonnes cartes topographiques pour le versant hongrois, il n'en est pas de même du côté roumain. J'ai dû refaire entièrement la carte de massifs tels que la partie centrale des monts de Fogaras, la Paring, les sources de la Cserna, pour pouvoir coordonner mes observations sur les deux versants.(...) Sans avoir les glaciers et les pics inaccessibles des Alpes, ce sont en effet de rudes et fières montagnes que vos Monts de Fogaras, votre Retezat, votre Paring. Aucun funiculaire n'en profane les versants drapés dans le manteau sombre de leurs forêts séculaires, point de grand hôtel avec calorifère, ascenseur, tennis et piano accueillant le touriste sur les cimes fouettées par la bise glaciale. Les *stâne* [huttes, n.r.] malodorantes des pâtres roumains, tapies à la lisière de la forêt, sont le seul refuge sur lequel on puisse compter, en dehors de quelques cabanes que votre club carpathique a construites sur le versant hongrois – Avec des sentiers défoncés par les eaux sauvages, ou se perdant sous les troncs de sapins géants tombés et pourrissant sur place, ses torrents sans ponts, ses pentes d'éboulis où personne ne s'aventure, la montagne est souvent ici mieux défendue contre le citadin indiscret que les cimes alpines sous leur carapace de glace. En dehors des villages de Transylvanie où s'est fait sentir heureusement l'influence du club carpatique, on trouve difficilement des guides. Du côté roumain, il m'est souvent arrivé de guider moi-même les paysans qui m'accompagnent.¹⁶

Effectivement, ce besoin de cartographe rend encore plus exaltante l'aventure dans un pays exotique:

C'est le départ pour la montagne dans quelque petit village roumain ; toute une expédition, avec plusieurs chevaux portant la tente, les instruments, les vivres pour 8 ou 15 jours, deux ou trois paysans coiffés de la lourde *căciula* [bonnet de fourrure, n.r.], le *cojoc* [touloupe, n.r.] en peau de mouton sur le dos, les conduisent, et souvent toute la population du village est là contemplant cette caravane. Voici le campement dans la forêt, ou bien au milieu d'un cirque sauvage ; la tente dressée, sur le feu de pins de montagnes, le chaudron où bout la grossière bouillie de maïs, la *mămăligă* [polenta, n.r.]... Voici la *stână* qui m'a servi de refuge après plusieurs jours de neige et de tempête, le banc où j'ai couché, réveillé parfois par la caresse du museau d'un jeune veau, la poutre basse où pend la crémaillère en bois rustique portant le chaudron, et où je me suis si souvent cogné le front, dans l'impossibilité de m'habituer à l'architecture de la *stână*... C'est ici que j'ai dormi seul, sans couverture ni dîner, après une rude course, le paysan conduisant les chevaux ayant bu et oublié le rendez-vous... De tout cela, même des fatigues et des mésaventures, monte encore comme un parfum de nature, de vie libre et de travail joyeux . C'est avec amour, je dirai même avec passion, que j'ai étudié vos Karpates.¹⁷

De Martonne évoque ses études scientifiques : niveaux d'érosion, carte du Massif du Paringu, défilé du Surduc [Jiu, n.r.], cirque de Gâlcescu, lacs glaciaires dans les Monts de Făgăraș, grand cirque de Bucura, moraines de Soarbele. Telle est sa passion, il aurait pu prolonger cet exposé:

¹⁵ De Martonne, « Le Relief des Karpates méridionales », *Bulletin de la Société Hongroise de Géographie*. Vol XLI. Livre 1–10 (1914), p. 1.

¹⁶ Ibid. p. 2.

¹⁷ Ibid., 2–3.

Qu'eût-ce été si (...) j'avais encore voulu vous dépeindre la vie pastorale si curieuse des bergers roumains, telle que je l'ai observée et décrite en rapport avec les conditions physiques et historiques particulières de vos montagnes ?... J'aurais peur d'avoir déjà abusé de votre bienveillante attention, s'il ne me suffisait pour me rassurer de rappeler l'intérêt passionné que tout Hongrois porte à sa terre natale, et le plaisir qu'il éprouve à voir cet intérêt partagé par un étranger.¹⁸

Les paroles concluantes de cet auguste invité sont à la fois chaleureuses et très bien choisies:

Ce sera pour moi un des souvenirs les plus agréables et les plus flatteurs de ma carrière que d'avoir l'honneur d'exposer mes conceptions à ce sujet devant votre Société,... de même que je ne penserai jamais sans un sentiment de reconnaissance, sans une sorte d'exaltation physique et intellectuelle aux longs mois de vie libre passés au milieu de hautes paturages et des forêts de sapins séculaires de vos montagnes, aux jours de peine et de labeur fécond vécus en explorant les sauvages abords du Negoï, du Paring et du Retyezat !¹⁹

Ce « de même que » renvoie de Martonne aux hauteurs des Carpates, habitées par des paysans qu'il a décrits comme exclusivement roumains. « Vos montagnes », et donc « votre frontière », ne seraient qu'une imposture vouée à disparaître.

UN GEOGRAPHE EN GUERRE

Le déclenchement de la Grande Guerre ne soude pas la Roumanie dans une Union sacrée à la française. Par ses liens dynastiques et diplomatiques, la monarchie roumaine se penche vers la Triple Alliance d'Autriche-Hongrie, Allemagne et Italie. Au printemps 1914, l'audience d'André Tardieu, envoyé par Aristide Briand, avec le roi Carol de Hohenzollern n'aboutit pas. Tardieu se heurte à l'influence prussienne et à l'état lamentable des relations russo-roumaines. Pendant les deux ans de neutralité, des voix s'élèvent dans la presse et les milieux politiques pour réclamer un engagement militaire du côté des Puissances centrales, mais elles restent fort minoritaires face à une opinion publique depuis longtemps travaillée par le mythe transylvain et qui est, en plus, du moins chez les élites, très francophile. Au début de ce conflit, une Roumanie divisée sera donc neutre, une position qui exaspère et dérouté les roumanophiles de France.

Dès l'ouverture du conflit, Emmanuel de Martonne collabore au Service géographique de l'Armée (SGA), un organisme créé après la débâcle de 1870–1871, et dont il connaît personnellement le chef, le général Robert Bourgeois. En fait, ses contacts avec le renseignement militaire sont précoces, quoique d'ordre académique : en 1906, alors qu'il travaille à la rédaction de ses *Recherches*, il est sollicité pour enseigner à l'École de Guerre ; en 1910, il profite de ses matinées libres pour aller au SGA où le général Bourgeois met à sa disposition tous les plans directeurs au 20/000e des Alpes. Au début de 1915, une « commission de géographie » est créée par Vidal de la Blache avec de Martonne, Albert Demangeon, Jean Gallois et d'autres géographes. Ils reçoivent de l'Armée tous les moyens en personnel et en matériel dont ils ont besoin pour réviser et compléter des notices géographiques, statistiques et descriptives, préparées par le 2^{ème} Bureau avant la guerre. L'activité de cette commission sera intensive durant les années 1915 et 1916. Leurs « notices » portent sur le Pays de Bade, la Province rhénane, le Brabant et les Balkans, entre autres²⁰.

¹⁸ Ibid., p. 16–17.

¹⁹ Ibid., p. 18.

²⁰ Voir Jacques Bariéty, «La Grande Guerre (1914–1919) et les géographes français», *Relations Internationales*, 109, (printemps 2002), pp. 7–24.

De Martonne ne perd pas de vue la Roumanie, et s'exprime publiquement sur le rôle de ce pays dans le conflit européen. Le 15 mai 1915, dans la *Revue de Paris*, Emmanuel de Martonne explique « les conditions d'une intervention roumaine » et s'adresse aux roumanophiles déçus :

Après avoir cru à une intervention immédiate qui semblait commandée par l'intérêt autant que par les sentiments, on est arrivé à y voir une chimère. Il est temps de regarder de plus près et de reconnaître exactement la situation de la Roumanie. Nous avons intérêt à savoir ce qu'elle vaut, ce qu'elle veut, ce qu'on est en droit d'attendre d'elle, le rôle qu'elle peut jouer dans le conflit actuel et dans l'avenir.²¹

Avec ses 7 millions d'habitants, son commerce d'un milliard de francs, et son armée de 650 000 hommes, la Roumanie représenterait une force qui peut jouer un rôle dans le conflit actuel. Mais il est incertain de quel côté s'orienterait naturellement cette force. Selon de Martonne, les sympathies pour la France sont toujours vivantes en Roumanie, mais depuis le traité de Berlin, en 1878, où la France n'a pu soutenir les revendications roumaines, elle est redevenue purement intellectuelle. Encore faut-il compter avec le prestige de la culture allemande, considérée comme représentant l'ordre et la force. La force du prestige vient surtout des sentiments des Roumains pour la Russie. En plus, il reste la question de la Dobroudja du Sud, qui vient seulement d'être rattachée à la Roumanie en 1913 : la menace d'une revanche bulgare freine l'initiative roumaine dans le conflit.

De Martonne puise dans ses connaissances scientifiques pour inciter les Roumains à entrer dans le conflit :

En portant leurs revendications sur les provinces roumaines de l'empire austro-hongrois, les Roumains n'ont pas seulement l'avantage de se tourner vers le gain le plus important et le plus facilement réalisable dans les circonstances actuelles ; ils peuvent se vanter de réclamer les territoires les plus foncièrement roumains par leur passé historique, ceux où leur race s'est la plus obstinément maintenue et où par conséquent ils ont le plus de chance de réaliser sans effort l'unité nationale, malgré la présence de quelques éléments étrangers. Nous touchons ici à une question ethnique singulièrement débattue entre les historiens et que la géographie physique peut éclairer, au profit de la géographie politique.²²

Les Carpates seraient le cœur plutôt que la limite de l'aire du peuple roumain :

C'est toujours aux abords de la montagne que les Roumains ont été le plus nombreux, le plus prospères ; c'est de là qu'ils sont descendus pour peupler les plaines, qui sont restées longtemps désertes, abandonnées aux hordes barbares déferlant sur l'Europe centrale, fréquentées seulement pendant l'hivernage par les transhumants (...) C'est dans ces montagnes que s'est conservée la race roumaine, certainement mêlée de sang slave, mais gardant comme palladium de sa nationalité ce patois latin hérité des colons romains (...) Tout le passé des Roumains les rattache aux Karpates.²³

Il faudrait donc que leurs troupes débordent sur l'autre versant de ces montagnes.

Selon de Martonne, sur le plan diplomatique, tout va dans le sens d'une intervention roumaine : échec d'une convention militaire secrète avec l'Autriche-Hongrie ; nouvelle convention signée en décembre avec la Russie, et garantissant à la Roumanie la possession des territoires peuplés de

²¹ De Martonne, « Les conditions d'une intervention roumaine », *Revue de Paris*, XXII, 10, (15 mai 1915), p. 430.

²² Ibid. p. 443.

²³ Ibid., p. 445.

Roumains qu'elle occuperait militairement en Autriche-Hongrie ; accord avec les Bulgares. Le géographe est impatient mais optimiste : « Le gouvernement roumain a été préoccupé de ne pas intervenir trop tôt. On a le droit d'espérer qu'il songe à ne pas marcher trop tard. S'il sait se décider à temps, il récoltera la plus belle moisson que puisse attendre du conflit actuel une puissance neutre »²⁴. Il est également optimiste quant à l'après-guerre : « La forte natalité des Roumains, supérieure à celle des Hongrois et des Allemands, ne laisse guère de doute sur la possibilité d'une assimilation naturelle »²⁵. Cette future Roumanie occupera une situation avantageuse et d'une grande importance pour l'équilibre européen. Constatons que dans cet article de Martonne s'intéresse principalement à la question transylvaine et laisse de côté celle de la Bessarabie.

La « décision définitive » prendra du temps. Le 17 août 1916, une Convention militaire est signée entre la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et la Russie et la Roumanie. De septembre 1916 à janvier 1917, de Martonne est « *French Visiting Professor* » à l'Université de Columbia, New York. Il est envisageable que cette mission ait aussi une dimension politique. A cette date les Etats-Unis ne sont pas encore en guerre et les alliés européens cherchent à les persuader d'y entrer. Le séjour aux Etats-Unis permet à de Martonne de retrouver plusieurs des géographes américains qu'il avait rencontrés lors de son voyage de 1904, notamment Douglas Wilson Johnson, professeur de géographie physique à Columbia, et principal fondateur et animateur de l'American Rights League, qui fait campagne pour l'intervention de l'Amérique aux côtés des Alliés. Johnson sera mobilisé en 1918 dans l'« *Intelligence Division* » de l'armée américaine, avant de faire partie de la délégation américaine à la Conférence de la Paix de Paris en 1919. Après son arrivée à New York, de Martonne observe avec satisfaction la montée de sentiments anti-allemands chez les Américains, et donc la possibilité croissante de l'entrée d'un allié puissant dans la guerre qui déchire le continent européen.

L'issue de la guerre reste également très incertaine, surtout avec les graves nouvelles émanant du front roumain : après une avancée rapide en Transylvanie, où elles prennent Brasov et Sibiu, les armées roumaines sont prises en étau par les forces austro-hongroises, allemandes et bulgares. Le 12 novembre 1916, de Martonne écrit à Demangeon :

J'avoue ne plus rien comprendre à ce qui se passe en Europe, particulièrement dans les Balkans. Est-ce que nous sommes mal renseignés ici ? (...) Je me demande aussi où les Allemands ont pris les troupes qui ont menacé d'écraser complètement les Roumains ! Je me demande quand Sarrail [commandant en chef de l'armée d'Orient] fera quelque chose. Pourquoi les Russes sont arrêtés en Galicie, etc. Il y a des moments où je broye du noir.

Quatre jours plus tard, il lui écrit :

Je continue à être ahuri par ce qui se passe dans les Balkans. Les dernières nouvelles de Roumanie ne me plaisent pas du tout. Je constate que Sarrail a trouvé moyen d'arriver à l'hiver sans rien faire, que nous continuons à sourire à Constantin. J'avoue que je ne sais que répondre à ce brave Johnson qui me questionne. Il n'y a pas de raison pour que la guerre ne dure pas 10 ans encore.²⁶

Le 28 novembre, lors de son intervention dans la Chambre des députés, André Tardieu déclare : « les alliés n'avaient prévu avec exactitude ni les capacités offensives de la Roumanie, ni les capacités de réaction des Puissances centrales »²⁷. Le 6 décembre, le général Mackelsen, commandant des forces

²⁴ Ibid., p. 447.

²⁵ Ibid., p. 447.

²⁶ Ibid.

²⁷ André Tardieu, « Préface », in Constantin Kiritzesco, *La Roumanie dans la guerre mondiale 1916-1919* (Paris: Payot, 1934), p. 11.

allemandes, fait son entrée dans Bucarest. Cela dit, quelques mois plus tard, l'entrée en guerre des Etats-Unis fera remonter le moral à de Martonne et à ses collègues roumanophiles.

A partir de 1917, en vue d'un dénouement favorable du conflit, le travail de la « commission de géographie » du SGA diminue d'intensité, à cause de la création du « Comité d'études » du Quai d'Orsay où l'on retrouve les mêmes géographes et le général Bourgeois. Vidal de la Blache est promu à la vice-présidence jusqu'à sa mort en avril 1918, de Martonne est secrétaire et Demangeon secrétaire-adjoint. Le décès de Vidal ne signifie pas une perte d'influence des géographes. Au contraire, l'autorité de De Martonne dans le comité s'en trouve accrue. Les « vidaliens » constituent donc un noyau dur au sein du Comité d'études, et leur approche régionale imposera son empreinte sur ses travaux.

Le Comité se consacre d'abord à l'étude des frontières de l'Est et du Nord-Est de la France et de la navigation sur le Rhin. En novembre 1917, les travaux sur tous les problèmes franco-allemands sont achevés. Ensuite, le champ des questions examinées est étendu à l'Europe centrale et balkanique. Le Comité confie à de Martonne les rapports sur la Roumanie et les pays voisins, en vue d'une réflexion sur ses nouvelles frontières après une paix de victoire. De Martonne présentera quatre rapports : la Dobroudja, le 6 mai 1918 ; la Transylvanie, le 22 mai 1918 ; le Banat, le 3 février 1919 ; et la Bessarabie, en juillet 1919. En même temps qu'il rédige ces rapports, de Martonne prépare un atlas, suivant les méthodes de l'école vidalienne, mettant notamment en valeur deux facteurs : les densités de population et les langues utilisées²⁸.

Mais lors de la création du comité, l'issue de la première guerre mondiale reste très incertaine. Au cours de l'année 1917, la Russie est secouée par deux révolutions, et cessera le combat. Les troupes roumaines et leurs alliés français commandés par le général Henri Mathias Berthelot subissent des défaites, l'ennemi est repoussé à Mărășești. Face à cette situation, la Roumanie redouble ses efforts sur le plan de la propagande. En juillet 1917, Brătianu envoie à Washington une mission de nationalistes transylvains ; elle est suivie en novembre par un groupe mené par Mrazec. Mais c'est surtout en France, où la plupart de ses intellectuels ont été formés, que la Roumanie trouvera son soutien le plus efficace. En parallèle de ses activités au service du Quai d'Orsay, de Martonne va contribuer à cet effort de propagande.

En juin 1917, suivant les conseils du Professeur Simion Mândrescu, de l'Association des Professeurs des Universités, le gouvernement à Bucarest décide d'envoyer des intellectuels à Paris pour soutenir les revendications roumaines. La fin de 1917 voit donc l'arrivée d'une mission universitaire roumaine. Le ministre de Roumanie, Victor Antonescu, dresse un plan pour manipuler, à coups de subventions, les journaux français, et crée un bureau de presse le 1 janvier 1918. Dans ce Bureau de la presse se trouvent Mario Roques, professeur de langue roumaine à la Sorbonne, Edouard Guerin, Sebastian Șerbescu, Dumitru Drăghicescu, Gheorghe Murgoci et Alexandru Lapedatu. De Martonne est proposé comme membre mais ne le rejoint pas (il acceptera d'être co-opté au Comité de patronage de la revue *La Transylvanie*, sous l'égide du Comité national des Roumains à Paris). Grâce à ses contacts avec Edgar Roels, du *Temps*, et ses liens avec la Société générale de Publicité, qui a un monopole sur quatre grands quotidiens, *Le Temps*, *Le Petit Parisien*, *Le Matin* et *L'Echo de Paris*, la Légation roumaine cherche à inonder la presse française d'articles favorables à son pays²⁹. L'Union française organise également des manifestations à l'initiative de Paul Gaultier, où interviennent notamment de Martonne sur la terre roumaine et Georges Lacour-Gayet sur l'histoire des Roumains.

Le 12 mars 1918 est publié *La Dobroudja. Esquisse historique, géographique, ethnographique et statistique*, par François Lebrun, correspondant du *Matin* en Roumanie. Dans sa préface, de Martonne ajoute sa voix aux protestations roumaines : « Il n'est pas trop tard pour éclairer l'opinion

²⁸ Voir Bariéty, « Le Comité d'Etudes du Quai d'Orsay et les frontières de la Grande Roumanie, 1918–1919 », *Revue Roumaine d'Histoire*, XXXV, 1–2, (1996), p. 43–51.

²⁹ Voir Jean-Noël Grandhomme, « Le soutien de la France à la cause transylvaine jusqu'à l'union d'Alba Iulia (août 1916 – décembre 1918) », *Revue Roumaine d'Histoire*, XXXVI, 3–4, (1997), p. 223–240.

publique sur la Dobroudja. La paix douloureuse que la Roumanie est forcée de signer le couteau sur la gorge sera révisée, comme le sera le sort des peuples roumains et slaves maintenus encore sous un joug détesté »³⁰. Contrairement à la propagande bulgare, ce texte démontrerait, même avec l'appui de statistiques russes, la prédominance des Roumains depuis 1878.

Au moment où de Martonne présente au Comité son grand rapport sur la Transylvanie, la situation est extrêmement incertaine : après le traité de Bucarest, la Roumanie est isolée dans une Europe orientale dont les Empires centraux sont pour le moment les maîtres. A l'ouest de l'Europe, les Alliés n'ont pas encore gagné : l'armée allemande multiplie les attaques et la « seconde bataille de la Marne » est encore à venir.

Dans son rapport, de Martonne commence par établir qu'il n'y a pas adéquation entre les limites administratives de la province « hongroise » de Transylvanie et la population de langue et de culture roumaines. Ensuite, laissant de côté la question du Banat, il corrige les statistiques hongroises pour avancer, pour la « Grande Transylvanie », les proportions de 61% de Roumains, 28% de Magyars et 6,7% d'Allemands. L'auteur constate la continuité de la masse sur tout le pourtour montagneux de la cuvette transylvaine et, bien qu'il prenne quelques distances avec les littérateurs et les académiciens de Bucarest sur la question de l'origine du peuple roumain, il soutient que, du fait de la forte natalité roumaine, la Transylvanie semblerait destinée à devenir de plus en plus roumaine. Mais de Martonne constate que, depuis l'union des Principautés, le gouvernement de Bucarest ne fait rien pour aider l'irrégentisme roumain en Transylvanie. En outre, le traité de Bucarest marque l'échec complet de la Roumanie dans ses revendications, transformé en désastre par la défection russe. Ce 22 mai 1918, remarque Jacques Bariéty, « la question de la Transylvanie est désormais posée, mais de Martonne ne s'aventure pas à prédire quelle réponse lui sera donnée »³¹.

Pourtant, le sort des armes va trancher. L'échec de la grande offensive allemande à l'Ouest redonne de l'espoir aux Français et aux Roumains. Le 6 juin 1918, dans un éditorial intitulé « Paris-Bucarest », *La Roumanie* déclare : « Viendra l'heure où le chant du coq de France dira combien trompeuses étaient les clameurs des radios de Berlin. Cette heure sera aussi celle de Roumanie, car elle sera l'heure de l'humanité libérée ». En août, l'offensive des alliés semble promettre la fin du calvaire des nationalités. En octobre, en plein effondrement des puissances centrales et de leurs alliés, le gouvernement français reconnaît le Conseil National de l'Unité roumaine, et les généraux Franchet d'Esperey et Henri Mathias Berthelot s'efforcent de mettre la Roumanie en mesure de rentrer dans la guerre. Ce qu'elle fait à la veille de l'armistice du 11 novembre. Le 16 novembre, les troupes roumaines franchissent les Carpates en direction de la Hongrie. Le 21 novembre, *La Roumanie* titre « Vers la Grande Roumanie », et le numéro du 26 décembre contient en supplément une « Carte Ethnographique de la Roumanie ». La bataille pour retracer les frontières est lancée.

Pour les Roumains dirigés par Ion I. C. Brătianu, il s'agit de réunir à l'Ancien Royaume tous les territoires habités par les Roumains selon le principe des nationalités, constituer une ligne de défense efficace et obtenir la reconnaissance internationale des Européens et des Etats-Unis pour les sacrifices consentis. Suite à la chute du régime tsariste et désagrégation de l'empire austro-hongrois, la Roumanie trouverait des frontières naturelles, étayées par des critères ethnographiques et géostratégiques. L'année 1918 avait vu ce processus de construction de la nation : le 27 mars 1918, l'assemblée de Chisinau vote l'union de la Bessarabie avec la Roumanie ; le 28 novembre, c'est le tour de la Bucovine ; et le 1 décembre, à Alba Iulia, la Transylvanie rejoint la mère-patrie. Cela dit, sur le front du nord, la situation demeure confuse, en raison des accords entre les autorités militaires françaises commandées par le général Franchet d'Esperey et le gouvernement hongrois. La frontière roumano-serbe, c'est-à-dire la question du Banat, reste en suspens. En signant la paix de Bucarest avec les

³⁰ Francis Lebrun, *La Dobroudja. Esquisse historique, géographique, ethnographique et statistique* (éditeur sans nom, 1918), p. i-ii.

³¹ Bariéty, "Le Comité d'Etudes", p. 48.

Puissances centrales et leurs alliés, la Roumanie aurait perdu tout droit de référence aux clauses du traité d'août 1916, les Etats-Unis ne reconnaissant aucun traité signé par l'Entente avant leur entrée en guerre. André Tardieu se rappelle : « Je mène, seul contre tous, une bataille introductive pour faire reconnaître à Jean Bratiano et à son pays la qualité d'allié. Il faut lutter contre Clemenceau, lutter contre Wilson, qui disent : « En faisant la paix avec l'Allemagne, le 7 mai 1918, la Roumanie a perdu la qualité d'alliée ». Et Wilson ajoute : « J'ignore d'ailleurs l'alliance de 1916 » »³². L'affaire s'annonce rude.

«TRACEUR DE FRONTIERES»

Emmanuel de Martonne n'est pas en Europe lors de l'armistice : il est de nouveau en mission aux Etats-Unis de septembre en décembre 1918. Cette mission lui permet de reprendre contact avec ses amis américains, notamment Johnson, membre de l'*Inquiry*, commission américaine créée en septembre 1917 par le président Wilson, et présidée par le colonel House, chargée de rassembler une documentation pour la future conférence de la paix. Lors de ce séjour, de Martonne et Johnson se confient mutuellement les études déjà faites par le Comité d'Etudes et l'*Inquiry* et, à son retour de Paris, de Martonne fournit au Quai d'Orsay une analyse des études américaines. Cela dit, de Martonne déplore l'influence des milieux pacifistes juifs et germanophiles, et surtout celle de Walter Lippman, nommé Secrétaire de l'*Inquiry* par le colonel House. De Martonne se réjouit donc du fait qu'à partir de l'automne 1918, la position des experts américains, à l'instar de celle du président Wilson, devient favorable au démantèlement de l'Empire austro-hongrois³³.

A partir de janvier 1919, les expertises de géographe de De Martonne seront à l'épreuve de la Conférence de Paris, où des commissions territoriales sont chargées d'étudier et de proposer des tracés frontaliers. Des sous-commissions sont créées rassemblant des experts scientifiques tels de Martonne pour la France ou Isaiah Bowman et D. W. Johnson pour la délégation américaine. De Martonne va intervenir directement dans les débats de la commission pour les frontières roumano-serbes ou va transmettre des notes au président de la commission, André Tardieu.

Le 31 janvier, la délégation roumaine est à Paris et Ion I.C. Brătianu expose les revendications roumaines. Le 24 janvier, le parlement roumain vient d'entériner toutes les réunions faites, y compris celle de la Bessarabie. La France ne reconnaît pas d'emblée toutes ces réunions, laissant à la conférence le soin d'en décider. Clemenceau est d'ailleurs peu favorable aux Roumains et laisse entendre que le traité de paix de Bucarest du 7 mai 1918 avec les Empires centraux a rendu caduques les promesses faites par les Alliés à la Roumanie, par le traité du 17 août 1916, pour qu'elle entre en guerre à ses côtés. Néanmoins, le ralliement apparent de la Roumanie à l'intervention française contre les bolcheviques en Russie du sud débloque, dans une certaine mesure, la situation : la Roumanie peut être considérée comme alliée, même si le droit à l'auto-détermination des provinces revendiquées lui est encore refusée.

Les expertises d'Emmanuel de Martonne sur les frontières possibles de la Roumanie concordent avec un lobby roumanophile important. A la Conférence, il circule facilement parmi les milieux diplomatiques et militaires. Selon Emmanuelle Boulineau :

Grâce à sa personnalité, sa connaissance de dossiers et son insertion dans des réseaux de pouvoir, Emmanuel de Martonne apparaît comme un homme d'appareil, davantage conseiller qu'expert. Ses conseils ont ainsi été suivis lorsque la délégation française était en mesure d'imposer ses choix face aux Alliés.³⁴

³² Kiritzesco, p. 8.

³³ Archives du Ministère des Affaires étrangères, La Courneuve (OO): A-Paix, vol. 220, Résumé des Etudes américaines du Comité de l'*Inquiry* du Colonel House par Emmanuel de Martonne, 16 décembre 1918.

³⁴ Emmanuelle Boulineau, "Un géographe traceur de frontières: Emmanuel de Martonne et la Roumanie", *L'Espace géographique*, vol. 4, (2001), p. 367-368.

L'action de De Martonne se situe alors sur deux plans. D'une part, il dirige une équipe, qui remplace le Comité d'études, chargée de fournir à la demande et très rapidement, parfois en quelques heures, les informations que les membres de la délégation française à la conférence lui demandent, en particulier des calculs précis sur les populations comprises entre tel ou tel tracé possible de frontière. D'autre part, de Martonne est invité à participer directement aux travaux de la commission territoriale de la Conférence de la Paix consacrée aux affaires yougoslaves et roumaines, et présidée par André Tardieu.

Dans ses quatre longues études des provinces revendiquées par la Roumanie, explique Boulineau, la région est au cœur de sa réflexion:

Emmanuel de Martonne ne parle pas ici en géomorphologue attaché aux arguments de la géographie physique pour tracer des frontières dites naturelles. Il sous-tend son discours d'une argumentation fondée sur les identités régionales, les solidarités économiques et les intérêts stratégiques. Le géographe déploie une pensée de la région comme individualité spatiale organisée et non une réflexion sur ses limites. Il raisonne ici sur ce qui fait l'unité d'un territoire et non sur la frontière qui le sépare d'autres entités régionales. Sa présentation des quatre provinces roumaines est déjà une première forme de régionalisation qui les extrait de la gangue territoriale des empires.³⁵

A l'appui de ses expertises, de Martonne utilise la cartographie. De Martonne s'engage dans cette lutte, mettant la langue cartographique au service de la cause roumaine. Taline Ter Minassian insiste sur l'efficacité de cette démarche :

S'il n'est pas sûr que les rapports rédigés par Emmanuel de Martonne aient été lus avec une grande attention par les « décideurs », les cartes jouent en revanche un rôle bien réel lors des négociations de paix. L'effet quasi-hypnotique des cartes et de leurs taches de couleur donnait sans doute aux négociateurs l'illusion d'une appréciation immédiate de la situation, une illusion qui présida peut-être au tracé des frontières balkaniques de 1919.³⁶

Le titre même de sa carte en couleur, « La répartition des nationalités dans les pays où dominent les Roumains », publiée en 1919 par le Service Géographique de l'Armée, est loin d'être neutre. Son usage de la couleur rouge pour représenter la population roumaine met en relief les départements où elle prédomine. En plus, sa carte écarte les minorités de moins de 25% dans un tel département, et colore un département selon la majorité rurale. Les nationalités urbaines y sont représentées par des cercles segmentés de taille réduite. Selon Gilles Palsky, « l'élément rural de la population d'une région est devenu le facteur décisif dans l'identification de l'ethnicité d'un territoire. Ainsi, une région entière, comme la Transylvanie serait classée comme territoire roumain malgré les villes essentiellement magyares »³⁷. Cette démarche cartographique démontre l'influence de Vidal de la Blache, qui tend à favoriser les régions plus arriérées et agricoles où existerait une harmonie entre la terre et le peuple. Ainsi, géographie régionale et sympathie pour le paysan roumain s'épousent. Dans ses rapports, de Martonne insistera sur la continuité, la complémentarité et l'interdépendance des « pays roumains ».

³⁵ Ibid., p. 363.

³⁶ Taline Ter Minassian, « Les géographes français et la délimitation des frontières balkaniques à la Conférence de la Paix en 1919 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol 44, (avril-juin 1997), p. 254-255.

³⁷ Gilles Palsky, « Emmanuel de Martonne and the Ethnographical Cartography of Central Europe (1917-1920) », *Imago Mundi*, Vol. 54 (2002), p. 115.

Au cours de ces mois, de Martonne propose des tracés de frontière favorables à la Roumanie. En février 1919, au sujet de la frontière transylvaine, il écrit à Tardieu :

La statistique hongroise exagère le nombre des Hongrois. (...) Dans les villes, il faut compter avec la présence de vrais Hongrois, mais artificiellement introduits (fonctionnaires, leur clientèle commerçante), une population en quelque sorte flottante, qui disparaîtrait avec attribution du pays à une autre puissance. (...) La limite des Roumains dominants peut être plus à l'ouest que la carte ne l'indique. Telle ville à majorité peut en réalité devenir presque immédiatement après l'attribution de la Roumanie, une ville roumaine.

Le 24 février 1919, dans une deuxième note sur le nouveau tracé de la délégation française, il examine de façon critique les critères : suivre la limite des groupements compacts ; ne pas couper les villes de leur banlieue ; et laisser à la Transylvanie les débouchés des vallées descendant des montagnes dans la plaine, avec une voie ferrée les reliant de façon à ce qu'on ne soit pas forcé pour communiquer de vallée à vallée, de passer en territoire hongrois. A la lumière des faits, il propose « un compromis qui satisfait aussi exactement que possible aux exigences de ceux qui considèrent surtout la répartition des nationalités, en même temps qu'à celles des économistes »³⁸. L'intervention concrète du géographe français est retenue par la commission.

Un autre contentieux est celui du Banat, revendiqué par les Roumains et les Serbes, et comprenant une forte minorité allemande. Selon un cliché, les Roumains n'ont que deux amis : la Mer noire et les Serbes. Mais à la fin de la Grande Guerre, la Serbie a la sympathie des alliés, pour les souffrances éprouvées et pour sa résistance héroïque – en même temps qu'on reproche à Bucarest la paix du printemps 1918. Selon le traité secret de 1916, le Banat entier devait revenir à la Roumanie, mais à la fin du conflit les Serbes occupent ce territoire. Les Serbes ne veulent pas renoncer à ses 225 000 compatriotes. En plus, Belgrade invoque un argument stratégique : si le Banat entier est accordé à la Roumanie, la capitale serbe sera exposée, une proie facile en cas d'invasion. Ion I.C. Brătianu se maintient rigide sur ses positions, refusant de céder un centimètre de sol aux Serbes. Dans ce contentieux, la cause roumaine se heurte à l'expertise d'un autre géomorphologue, le Serbe Jovan Cvijić.

Dans son rapport à la Conférence, de Martonne écrit : « La question du Banat est trop brûlante et trop compliquée pour qu'on puisse espérer en trouver une solution parfaite, du moins est-il désirable d'éviter tout ce qui pourrait créer dans l'avenir des possibilités de mésintelligence entre la Roumanie et le nouvel Etat yougoslave ». Pour le Français, la carte ethnographique révèle dans le Banat un véritable « manteau d'Arlequin » de nationalités. Il serait donc difficile, voire impossible, d'y appliquer le principe des nationalités. De Martonne convoque la notion de région pour montrer le tropisme du Banat vers les terres roumaines : la cohésion et la cohérence internes du territoire seraient plus fortes que les liens qu'il entretient avec d'autres ensembles territoriaux³⁹. Carte à l'appui, De Martonne présente donc une modification de tracé pour rendre à Belgrade les deux villes historiques de Weisskirchen (Bela Cruka/Biserica Alba) et Vršac/Vârșeț, arguant qu'un raccord ferroviaire de 32 ou 55 km selon le tracé choisi est possible pour la voie de chemin de fer de Timișoara/Temesvar au port danubien de Baziaș. La note du géographe est renvoyée en sous-commission pour envisager des tracés concrets. Après discussion, c'est celui de De Martonne, « le plus juste au point de vue ethnique », qui est adopté sur un segment de 165 km environ pour une longueur totale de 220 km. Selon Boulineau, « l'influence d'Emmanuel de Martonne dans l'adoption d'une portion de la frontière ne fait ici pas de doute »⁴⁰. Mais il s'agit surtout d'un accord circonstanciel entre expert et décideurs. La solution de

³⁸ QO: PA-AP 166 Tardieu, Carton 378.

³⁹ Voir Emmanuelle Boulineau, « Fronts et frontières dans les Balkans: les géographes et les enjeux frontaliers sur le Danube en 1919–1920 », *Balkanologie*, Vol. X, no. 1–2, (mai 2008).

⁴⁰ Boulineau, p. 367.

compromis sera trouvée en partie grâce à la médiation de Take Ionescu : la Roumanie se rend compte qu'il n'a pas besoin d'un ennemi de plus⁴¹.

Les enjeux diplomatiques priment de nouveau sur les raisonnements géographiques en ce qui concerne la Dobroudja. Dans son expertise du 6 mai 1918, de Martonne avait plaidé en faveur de la Roumanie. Les statistiques ethniques et les facteurs économiques et stratégiques justifieraient les revendications roumaines. Mais le 6 avril 1919, le Conseil supérieur des alliés repousse les prétentions bulgares pour la raison suivante : « la commission estime qu'il ne lui appartient pas de proposer ni de recommander une modification de frontière qui entraînerait la cession à un Etat ennemi d'un territoire faisant en droit partie intégrante d'un Etat allié »⁴².

Les tractations rencontrent des obstacles importants. En juin, Brătianu se fâche à propos des garanties à accorder à la minorité juive, du partage du Banat avec les Serbes et de la frontière roumano-hongroise préparée par les Alliés. Il quitte la conférence. Début juin, de Martonne fait partie d'une Mission universitaire française qui compte dans son nombre Lucien Poincaré et Charles Diehl. Selon le Quai d'Orsay, cette mission a un double objet et une double tâche, universitaire et économique. Premièrement, « il s'agit, à l'occasion de la réforme des œuvres d'enseignement en Roumanie, de préparer la pénétration de notre personnel et de nos méthodes dans l'organisation et l'instruction publique de ce pays », et deuxièmement, du « développement des richesses de la Roumanie – participation directe et aussi étendue que possible de la France à leur utilisation – augmentation de nos achats (céréales, bois, pétrole, etc...) (...) industrialisation de la Roumanie (...) exploitation du marché roumain comme débouché pour notre production industrielle accrue – accroissement de nos ventes »⁴³.

Sans doute s'agit-il aussi d'une mission de conciliation avec le gouvernement roumain. Le 11 juin, le comte de Saint-Aulaire, ministre de France à Bucarest, informe le Département:

Notre Mission Universitaire reçoit ici le plus chaleureux accueil. J'adresse au département le compte rendu des manifestations enthousiastes dont elle est l'objet. Ces manifestations ne font pas perdre de vue la tâche pratique de la mission. Elles la facilitent au contraire en créant une atmosphère très favorable autour des discussions avec les délégués roumains.

Dans son toast, le Président du Conseil « a rapproché, non sans amertume, les sacrifices passés et présents de la Roumanie, des déconvenues qu'elle éprouve actuellement, mais il ajoute que cette aventure ne peut, en aucun cas, viser la France qui, par tous moyens en son pouvoir, remplit aujourd'hui, comme toujours son rôle de protectrice naturelle de la Roumanie »⁴⁴.

Quatre jours plus tard, de Martonne part pour la Bessarabie. C'est sa première visite dans cette province « perdue ». Alors, les droits de la Roumanie sur la Bessarabie ne font pas l'unanimité. De retour à Paris, le 7 juillet 1919, de Martonne présente donc une « Note sur la Bessarabie », où il explique le bien-fondé du vote du 28 mars 1918 et repousse la proposition d'un plébiscite sur l'avenir de la province :

De toutes les provinces qui composent le domaine historique de la Roumanie, la Bessarabie est une des plus nettement roumaine (...) M. de Martonne, l'éminent professeur, vient précisément d'y passer 15 jours, parcourant tout le pays, s'entretenant dans leur langue avec les paysans. Il a pu constater que les études qu'il avait précédemment faites sur le caractère roumain de la Bessarabie, sont plus que confirmées par cette enquête. L'immense majorité du pays est habitée par les paysans moldaves qui parlent le plus pur roumain (...) Les hautes classes seules sont russifiées (...) L'immense majorité des paysans moldaves sait qu'elle est moldave, mais ne

⁴¹ Voir Elena Istrătescu, « Despre Banat la Conferința de Pace de la Paris », *Magazin istoric*, 35, (2001), p. 12.

⁴² QO: Conférence de la Paix, Recueil des actes, vol. 53, annexe I.

⁴³ QO: Série Z Europe, carton 142, note du 16 mai 1919.

⁴⁴ QO: carton 142.

comprend pas qu'elle est roumaine, parce qu'étant illettrée, elle ignore la valeur nationale de sa langue (95% d'illettrés). (...) Les paysans moldaves de Bessarabie prendront conscience de leur nationalité, comme leurs frères des autres pays roumains, quand ils seront instruits. Leur ignorance actuelle ne peut être un motif de les river à une puissance étrangère, qui les a volontairement plongés dans l'ignorance pour les dominer. Dans ces conditions, un plébiscite serait une manifestations sans portée (...) L'annexion intégrale de la Bessarabie est conforme à la justice ethnique, à l'histoire et à la géographie. Elle est en outre imposée par l'intérêt des populations.⁴⁵

Le 11 juillet 1919, Victor Antonescu informe Ion I.C. Brătianu par télégramme sur les avis et les exigences de leur ami français dans cette bataille pour la Bessarabie :

Martonne m'a communiqué ce matin que les Russes font propagande... auprès des personnalités conférence contre rattachement Bessarabie à la Roumanie. Ils font conférences dans la maison particulière où ils convoquent des personnalités monde politique diplomatique. Ils ont fait venir un certain paysan roumain de Bessarabie dont j'ignore le nom et qui parle contre l'oligarchie roumaine... en Bessarabie mouvement pour... certains juifs allemands sont apparemment à la tête du mouvement... Croit en réalité auteurs campagne sont les Juifs d'Amérique qui leur donnent fonds et aide... influence... Lansing... contre rattachement Bessarabie. Martonne se plaint d'avoir pas carte ber. (bonne carte ?) au sujet de la Bessarabie on lui a remis carte docteur Merutiu mais il voudrait carte Major... sur territoires habités Hongrie qui est mieux faite. Il désire aussi plusieurs exemplaires carte Bratulesco sur Dobroudja... et plusieurs exemplaires de ces cartes Légation pour distribution membres.⁴⁶

En plus, de Martonne s'exprime dans deux articles de presse, qui seront réunis dans une plaquette, *Un témoignage français sur la situation en Bessarabie*, pour contrer la propagande antiroumaine. Dans « La Vérité sur la Bessarabie », de Martonne affirme qu'il a parlé roumain dans presque tous les villages où il a passé, même dans les colonies bulgares du Sud. En parcourant en auto toute la Bessarabie, il a vu « un pays merveilleusement riche, où les moissons ondulant à perte de vue, promettant une récolte magnifique, où la sécurité est parfaite, aussi bien dans les villes, où je suis plus d'une fois arrivé la nuit, que dans les campagnes où j'ai vu femmes et enfants travailler à plusieurs kilomètres du village »⁴⁷. D'exactions roumaines, de mécontentement, de troubles, il n'a vu aucune trace. Le courant antiroumain n'a pas de racines profondes, et le courant roumanophile se développe chaque jour : « Il y a longtemps qu'il se serait manifesté si la Russie n'avait élevé sur le Pruth une barrière infranchissable. Mon impression est qu'il doit finir par emporter la masse de la population, si on laisse l'évolution naturelle des choses suivre son cours »⁴⁸. Dans « En Bessarabie », de Martonne affirme n'avoir rencontré aucun bolchevique. On lui a montré une forêt brûlée par les bolcheviques et quelques propriétés saccagées, mais il a vu plus d'une résidence intacte. De Martonne reconnaît l'existence de colonies allemande et bulgare, mais ces habitants, conclut-il, sont en somme pour qui assure l'ordre et garantit leurs terres. Les villes du centre et du nord, Bender, Chisinau, Suroca et Baltzi, sont des centres cosmopolites où l'élément juif y est généralement prépondérant. Mais on ne voit actuellement aucun signe d'hostilité systématique des juifs contre le gouvernement roumain : « J'ai été salué à Suroca par une délégation où j'ai photographié côte à côte les notables juifs et les prêtres orthodoxes en grand costume »⁴⁹. Pour l'auteur, la Bessarabie se distingue nettement de la Transylvanie par le fait qu'elle a

⁴⁵ QO: PA-AP 166 Tardieu, Carton 378.

⁴⁶ Archives diplomatiques, Bucarest : 71/1914 Vol 58.

⁴⁷ De Martonne, « Un témoignage français sur la situation en Bessarabie ». p. 6.

⁴⁸ Ibid. p. 8.

⁴⁹ Ibid., p. 12.

été tenue à l'écart de la façon la plus absolue du mouvement de renaissance roumaine. L'avenir est représenté par un noyau d'intellectuels roumains conscients qui parlent au nom de la grande majorité de la population, exprimant les aspirations confuses d'une masse paysanne encore amorphe

Le 29 juillet, Lapedatu écrit à Nicolae Iorga sur un ton optimiste et combatif:

Nous pouvons être certains que la résolution va nous être favorable. Comme vous le savez, les Français sont tous pour nous. Par ses articles et ses conversations, M. de Martonne a dissipé les dernières hésitations de ses compatriotes à la Conférence. Clemenceau lui-même – je le sais de deux sources sûres – a cette fois pris notre parti. Le professeur Johnson, représentant de l'Amérique à la commission territoriale roumaine, est également pour nous. La Bessarabie est une question de justice et de paix.⁵⁰

Mais le plaidoyer de De Martonne a peu de poids face aux impératifs diplomatiques et militaires. La commission territoriale est dessaisie du sort de la Bessarabie. C'est l'instance supérieure du Conseil des ministres des Affaires étrangères qui suspend l'attribution de la province dans l'attente du règlement de la question russe.

La situation en Hongrie complique aussi les tractations de Versailles. La révolution bolchevique de Budapest risque d'aboutir à une jonction des troupes rouges de Hongrie et d'URSS : Clemenceau en profite pour placer l'armée roumaine sous le haut commandement du général Franchet d'Esperey. Pour rassurer les Roumains, il approuve l'avancée de leurs troupes dans la totalité de la Transylvanie et de la Crisana, sans pour autant reconnaître encore officiellement l'annexion de ces provinces ou approuver une occupation de Budapest. Mais son projet de commandement unique en Orient échoue devant le désintérêt des Roumains, qui occupent la ligne de la Tisza, annulant ainsi largement le danger d'une jonction ungaro-ukrainienne. Toutefois, l'offensive hongroise contre la Tchécoslovaquie en mai 1919 attire à Budapest des menaces d'occupation de la part de la Conférence des Alliés, occupation à laquelle le maréchal Foch encourage les Roumains contre l'avis de l'Entente cette fois et qui est réalisée au début d'août.

Cette occupation précipite la chute et la fuite de Bela Kun, ce qui renforce l'optimisme roumain. Le 4 août, Antonescu informe Bucarest par télégramme : « Les grands journaux français de ce matin s'occupent de la chute de Bela Kun et l'attribuent unanimement à l'avance victorieuse sur Budapest de l'armée roumaine. (...) La presse française est unanime en éloges pour l'entrée à Budapest et reconnaît le grand service rendu par la Roumanie aux Alliés et à la civilisation »⁵¹. Pourtant, la presse commence à annoncer des informations sur une armée roumaine qui pille et brutalise la Hongrie. Également le 4 août, Georges Clemenceau, président du Conseil suprême, adresse un télégramme au gouvernement roumain :

La Conférence ne dissimule pas au Gouvernement roumain la grande inquiétude qu'elle éprouve à la pensée qu'un incident fâcheux pourrait à Budapest ou à tout autre endroit de la Hongrie compromettre le succès de l'armée roumaine. Tout incident de ce genre pourrait anihiler la perspective d'une paix rapide dans l'Europe centrale, infliger aux populations des souffrances infinies et retarder indéfiniment l'espoir de sa reconstitution économique.

Le 14 août, le Conseil Suprême « insiste sur le fait qu'aucune reprise définitive de matériel de guerre, de chemins de fer, d'agriculture, ni de bétail, etc, ne peut avoir lieu actuellement ». Le 25 août, le Conseil accuse les autorités militaires roumaines de continuer « en dépit des assurances données tant par le gouvernement roumain que par ses représentants à Paris, à vider la Hongrie de ses ressources de tout ordre (...) Une telle attitude entraînera pour la Roumanie les plus sérieuses conséquences »⁵².

⁵⁰ *Scrisori către Nicolae Iorga* (Lettres à Nicolae Iorga) (Bucarest: Fundația Națională pentru Știință și arta, 2002), p. 125–126.

⁵¹ Archives diplomatiques, Bucarest : 71/1914 Vol. 58.

⁵² QO: PA-AP 166 Tardieu, Carton 381.

Le 9 novembre, l'évacuation de Budapest par les troupes roumaines change la donne, permettant le rétablissement de l'ordre et la négociation définitive de la paix. Cette évacuation et la signature des traités de paix et des minorités par la Roumanie le 10 décembre 1919 débloquent les relations franco-roumaines. Elles aboutissent à la promesse de la reconnaissance de l'annexion de la Bessarabie.

Il semble donc que les amis français de la Roumanie aient enfin abouti à Versailles. Les Traités de Neuilly et de Trianon consacreront les frontières de la nouvelle Roumanie. Mais force est de constater que le combat pour la Grande Roumanie n'a encore pas fini. Bela Kun s'est réfugié dans une Russie bolchevique qui a résisté à l'intervention occidentale et aux forces contre-révolutionnaires. La France, à la recherche d'appuis de revers contre l'Allemagne, a en effet tacitement subordonné la reconnaissance de la Bessarabie roumaine à l'issue de la guerre civile russe. C'est dans ces conditions, constate Traian Sandu, que la promesse de la Bessarabie est « rapidement compromise par la montée des tensions entre la Pologne et la Russie bolchevique que la Roumanie ne voulait pas combattre, mais qui risquait, en cas de victoire sur la Pologne, de détruire les projets de système français en Europe centrale et de priver Bucarest du soutien de la Pologne dans l'acquisition de la Bessarabie »⁵³.

En réalité, la diplomatie roumaine n'obtient qu'après de nombreuses démarches l'adhésion française à la Convention d'octobre 1920, par laquelle les Grands Alliés – à l'exclusion des Etats-Unis – reconnaissent l'union de la Bessarabie à la Roumanie. L'aventure polonaise de 1920 repoussera encore cette solution, Millerand la faisant dépendre de la survie de la Pologne – aux prises avec les Soviets –, et plus précisément du maintien de la Galicie orientale – prolongement septentrional de la Bessarabie – à l'intérieur du territoire polonais. Ce n'est qu'après la contre-offensive polonaise d'août-octobre que la France accepte de lever son veto tacite à la signature de la Convention bessarabe. En outre, la victoire polonaise ouvrira le cycle des traités centre-européens sur la base de l'unité des petits vainqueurs.

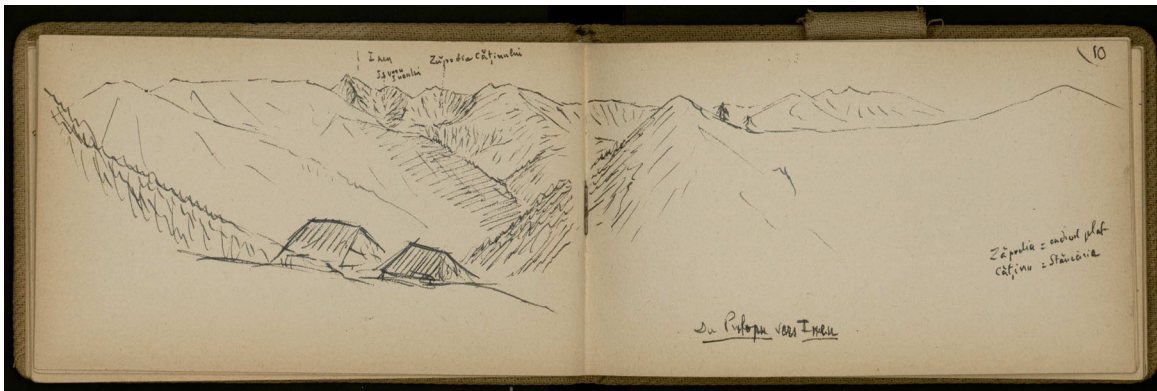


Fig. 2 – 'Du Pralopu vers Ineu'. Extrait du carnet no 4, d'une excursion en 1921.

Le processus de construction de la nation roumaine semble atteindre son point culminant. Dans son *Essai de carte ethnographique des Pays Roumains*, publié en 1921, de Martonne soutient que ses nouvelles frontières correspondent à l'étendue du peuplement roumain et que ce nouveau territoire tendra vers l'uniformité ethnique:

La constitution, à la suite de la guerre, d'un Etat roumain dont les frontières correspondent à peu près à celles du bloc national roumain, amènera sans doute une résorption partielle des éléments allogènes qui y sont compris (...) Les limites du bloc roumain ne sont nulle part des frontières naturelles (...) La géographie ethnique est le résultat d'un équilibre plus ou moins instable entre les forces d'expansion des différents peuples.⁵⁴

⁵³ Traian Sandu, *La Grande Roumanie alliée de la France. Une péripétie diplomatique des Années Folles ? (1919–1933)* (Paris: L'Harmattan, 1999), p. 9.

⁵⁴ De Martonne, *Essai de carte ethnographique des Pays Roumains* (Paris : Armand Colin, 1921), p. 18.

Mais, comme la dernière phrase l'implique, ses frontières ne sont pas incontestables. A trois dyades amicales – celles avec la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie et la Pologne – s'ajoutent trois dyades ennemies – celles avec l'Union soviétique, la Hongrie et la Bulgarie⁵⁵.

D'UNE GUERRE A D'AUTRES

Après la Grande Guerre, Emmanuel de Martonne continuera à mettre ses connaissances au service de la Roumanie. Certes, il se satisfait des résultats des travaux de Versailles, mais sans faire le panégyrique de son rôle: dans ses *Titres et travaux* il passe sous silence cette « parenthèse patriotique ». De Martonne fonde sa notoriété plutôt sur ses travaux de géographie physique pour devenir, en 1920, directeur des *Annales de Géographie* et secrétaire général du Comité National de Géographie, directeur de l'Institut de Géographie en 1928, et se faire élire président de l'Union Géographique Internationale en 1931. Cependant, il sert comme « missionnaire » de la France dans la nouvelle Roumanie, notamment à l'Université de Cluj, et à force de conférences, articles et livres, et à l'aide de sa fameuse carte ethnographique, il défend l'état issu de la Conférence de la Paix, fustigeant toute tentative de révisionnisme, hongrois notamment. Cette position le mettra en conflit avec la *Geopolitik* allemande. Ensuite, l'issue de la Seconde Guerre mondiale rompra la relation entre le géographe français et ce pays, entraînant une brève éclipse de son œuvre qui dure jusqu'à la fin des années 50. Ainsi, malgré son indubitable valeur objective, l'œuvre scientifique d'Emmanuel de Martonne ne sera jamais isolée du destin tumultueux de la Grande Roumanie.

Reçu 13 Mai 2011

⁵⁵ Voir Anne-Marie Cassoly, « Les frontières de la Grande Roumanie : approche géopolitique », *Revue Roumaine d'Histoire*, XXXV, 1-2 (1996), p. 69-77.